

TORIL

UN FILM RÉALISÉ PAR **LAURENT TEYSSIER**
ÉCRIT PAR **LAURENT TEYSSIER** ET **GUILLAUME GROSSE**

TITA PRODUCTIONS présente

VINCENT
ROTTIERS

SABRINA
OUAZANI

BERNARD
BLANCAN

TIM
SEYFI

KARIM
LELKOU

ALEXIS
MICHALIX

PRODUIT PAR FRED PRÉMEL ET CHRISTOPHE BOUFFIL

TORIL

UN FILM RÉALISÉ PAR LAURENT TEYSSIER
ÉCRIT PAR LAURENT TEYSSIER ET GUILLAUME GROSSE

SORTIE LE 5 OCTOBRE

PRESSE

DOMINIQUE SEGALL COMMUNICATION

ASSISTÉ DE MATHIAS LASSERRE ET ANTOINE DORDET

CONTACT@DOMINIQUESEGALL.COM

TÉL. : 01 45 63 73 04

DURÉE : 83 MINUTES

DISTRIBUTION

LA BELLE COMPANY

3, PLACE ANDRÉ MALRAUX - 75001 PARIS

TÉL. : 01 80 06 95 55

CONTACT@LA-BELLE-COMPANY.COM

Dossier de presse et photos téléchargeables sur www.la-belle-company.com







SYNOPSIS

Dans le Sud de la France, Philippe vit entre deux mondes. Son trafic de cannabis et l'exploitation agricole familiale. Le jour où son père, surendetté, tente de mettre fin à ses jours, Philippe décide de sauver leurs dernières terres. Pour y arriver, il lui faut trouver de l'argent, vite et beaucoup. Philippe s'associe alors à un gros trafiquant de la région pour installer un vaste réseau de stupéfiants au cœur du marché paysan. Réseau dont il aura du mal à sortir...

Toril : Local attendant à l'arène où l'on tient les taureaux enfermés.



OV

helier s.a.
MEMBER ASSOCIATES

LA BELLE COMPANY

NOTE D'INTENTION



LAURENT TEYSSIER, RÉALISATEUR

TORIL est mon premier long métrage. On prête généralement aux premières œuvres une forte implication autobiographique ; c'est en effet le cas pour moi et mon co-scénariste et complice de longue date, Guillaume Grosse. Nous venons tous les deux de cette région que nous avons commencée à explorer cinématographiquement dès 2009, dans mon premier court métrage, 8 ET DES POUSSIÈRES : un certain sud, entre Avignon et Cavaillon, dans le monde des agriculteurs et des négociants, celui de nos parents. Ces paysages ont certainement créé une empreinte sensorielle qui nous constitue et que nous nous sommes évertués à restituer dès l'écriture. Une atmosphère empreinte d'une grande douceur mêlée de gravité, et l'impression que dans cette beauté entêtante, il y a en germe la possibilité, le risque de la violence. Cette inquiétude latente, nous l'avons traduite dans l'autre versant du scénario, qui vient animer ce monde paysan en déshérence : le monde des petits et des grands trafics. Ces univers a priori antagoniques, nous les avons faits se rejoindre jusqu'à leur point de rupture, qui fait basculer une intrigue réaliste aux atours documentaires dans une trame narrative sombre et tourmentée, tendue et nerveuse, celle des films noirs.

TORIL, c'est d'abord cet ancrage réaliste dans une ruralité contemporaine que je connais bien pour l'avoir vue évoluer, se dénaturer, à proprement parler. Dans le monde agricole d'aujourd'hui, la terre cultivée n'a plus valeur de patrimoine. Ce socle commun, dont la transmission était hier encore le garant d'une identité familiale, s'est délité et se perd. Ces métiers ont changé, ils sont soumis à de nouveaux diktats qui n'ont plus rien de naturels : les lois et les pressions d'un marché qui ne connaît pas la raison du plus faible.

Le Sud-Est de la France, c'est aussi un carrefour entre le Sud et le Nord de l'Europe, dont les routes dessinent la carte des trafics de drogue qui gangrènent la région. Un autre monde et une autre forme de violence. Et une autre couleur au film : noir, forcément, ardent et menaçant.

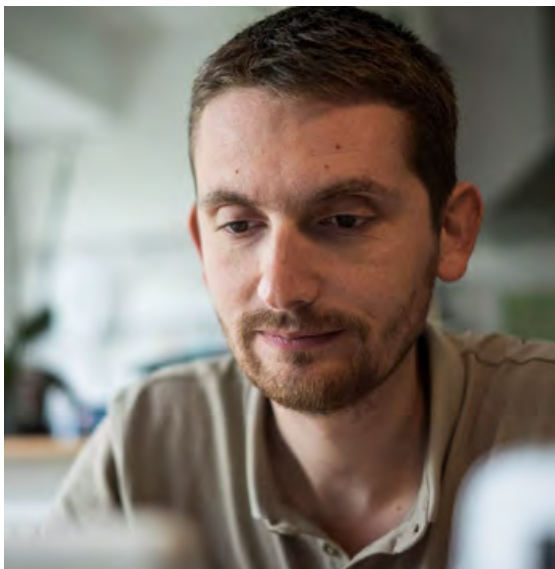
Notre personnage principal, Philippe, est pris en étau entre ces deux faces d'une même réalité. Contraint à un choix impossible, il ne peut plus reculer et voit l'étreinte se resserrer autour de lui, inexorablement. Le monde des manades camarguaises auquel le titre se

réfère fait partie de son univers et permet au drame de se rapprocher du western, tout en en transposant les codes. Mais il sert aussi de cristallisation à son enfermement.

TORIL dépeint un monde en transition et interroge sur la capacité d'une génération à y trouver sa place, et à faire émerger de ces conflits contemporains la possibilité d'une résilience. En y injectant l'ampleur que le cinéma permet, j'ai voulu témoigner de la beauté des champs, du travail paysan, et en les invitant chez moi, alarmer le voisin comme l'étranger sur son état.



NOTE D'INTENTION



GUILLAUME GROSSE, SCÉNARISTE

L'envie d'écrire ce film noir est venue en voyant ma ville s'enfoncer dans une crise économique et politique, dont l'explosion du trafic de stupéfiants est le symbole le plus violent. Aujourd'hui, Cavaillon est plus connu pour les règlements de comptes, les saisies records, que pour son marché paysan. Cette évolution me semblait être le terreau d'une vraie tragédie sociale, comme peuvent le peindre les films noirs qui m'influencent.

Alain Corneau décrit ainsi dans une interview les codes de ce genre : « Le grand truc du film noir, c'est qu'il y a toujours trois niveaux de lecture : l'histoire en tant que telle, une radiographie sociale et, le destin, le fatum. »

Le destin raconté ici est celui d'un jeune fils de paysan. L'héritier d'une longue tradition familiale, qui a entendu conter la légende de sa ville, son âge d'or dans les années 60, quand la région devait devenir le verger de l'Europe. Aujourd'hui, il voit ses fruits pourrir sur les arbres, quand les ramasser coûte trop cher, et se sait enchaîné aux crédits, aux invendus, au travail acharné dont le prix se décide bien loin de ses vergers.

TORIL est donc le parcours d'un personnage emprisonné dès le début et cherchant à reconquérir sa liberté. Un sujet classique car nous voulons inscrire notre propos dans une tradition littéraire et cinématographique, dont nous adaptons les règles au contexte social et dramatique du film.

Ce projet a été travaillé dans le cadre de l'atelier scénario de la Fémis, sous la direction de Jacques Akchoti.

L'analyse du directeur d'atelier, les avis des stagiaires et les lectures de professionnels (acteurs, réalisateurs, producteurs) m'ont permis d'aboutir à une première version de scénario dont le principal intérêt, avec le recul, était d'avoir pris la plus mauvaise des voies. Celle d'un film de genre, manichéen, où le trafic de stupéfiants prenait toute la place et contraignait Philippe à un rôle caricatural : choisir le bon ou le mauvais chemin.

Le travail que nous avons effectué depuis, grâce à l'aide de la production, et grâce notamment aux ateliers d'Angers et à la résidence d'écriture de Contis dans les Landes, nous a permis de recentrer le récit sur son véritable enjeu : le drame familial.

Je connais ce milieu depuis que je suis en âge de travailler car, bien qu'il s'agisse d'emplois précaires, il n'y a pas beaucoup d'autres employeurs à Cavaillon. Dans les vendanges, les entrepôts, ou sur le MIN, j'ai rencontré des familles et des pratiques très diverses qui avaient pourtant une chose en commun : le besoin de transmettre.

La filiation traduit l'extrême complexité du monde rural. Elle parle du rapport à la terre, de la propriété, et de ce

petit « truc » ancestral pour avoir la meilleure récolte. Elle montre aussi combien il est difficile d'évoluer aussi rapidement qu'un marché mondialisé, quand il faut d'abord défendre sa renommée et son savoir-faire sur la place du village, chaque dimanche matin.

Philippe n'est pas seulement tiraillé entre deux mondes, celui des stupéfiants et celui de la terre, il est perdu entre deux époques. Il sait que celle de son père touche à sa fin et il sent que celle qui approche n'a aucun sens. Il trouve profondément injuste que son père ne puisse rien lui transmettre. Non pour des raisons vénales mais parce que cet héritage est peut-être le seul moyen de payer la sueur, les sacrifices, et les trop longues journées de travail qu'ils n'ont pas passées ensemble.

Le drame de cette famille est désormais au cœur du film et le déchirement vécu par Philippe en fait un héros tragique. Il n'est pas un criminel rêvant du trône ou du toit du monde mais un homme simple, cherchant sa place parmi les siens, et considérant le mensonge comme l'unique façon d'y arriver.



ENTRETIEN CROISÉ



GUILLAUME GROSSE ET LAURENT TEYSSIER

TORIL est un premier long métrage mais ce n'est pas votre première collaboration à l'écriture. Comment travaillez-vous à quatre mains ?

LAURENT TEYSSIER : Guillaume a en effet participé à l'écriture de tous mes courts métrages, depuis 8 ET DES POUSSIÈRES en 2009. Nous avançons en confiance parce que nous sommes très complémentaires. Il écrit, je relis, je fais mes commentaires. Je suis là pour imaginer comment on peut injecter du cinéma dans la trame narrative. Je lui parle de mes visions et de mes envies, de ce que je veux dans et pour le film.

GUILLAUME GROSSE : Quand on reprend le scénario ensemble, on pense à quelle est la meilleure image et la meilleure scène pour raconter ce qui est écrit. Moi, je ne réfléchis pas en termes d'images mais plutôt en termes d'émotions à traduire en dialogues ou en actions, je me demande ce qu'ont les personnages dans la tête. Je sais que ce n'est pas à moi de créer de l'image.

LT : D'ailleurs, je ne peux pas m'empêcher de penser à la réalisation quand j'écris, ce qui fait que je me limite trop ; j'estime souvent que telle ou telle scène sera impossible à réaliser, comme d'imaginer qu'un type se fait torturer par un taureau... Mais

si elle est écrite par Guillaume, la scène existe, elle est rêvée, je m'en empare, et c'est à moi de me débrouiller pour la tourner.

Entrons directement dans le film, comme vous nous y invitez. Dès l'introduction et le générique, vous plongez vos personnages et le spectateur dans une arène : quelle est la fonction de cette séquence dans le scénario ?

GG : Pendant notre résidence à Contis, dans les Landes, nous avons pu remettre à plat un scénario résolument trop noir en repartant d'un séquençier. Un luxe nécessaire ! C'est là que nous avons pensé aux taureaux et que nous avons fait de José, qui représente la figure du mal, un manadier. Nous voulions prendre un certain contrepied de ce qu'on attend d'un personnage de gangster dans un film noir. La manade et le bétail, ça nous embarque ailleurs.

LT : Nous avons alors pensé que Philippe devait avoir un pied dans cet univers-là et décidé qu'il serait raseteur. Puis est venue l'idée qu'on devait le voir courir et donc de cette ouverture où il se jette le premier dans l'arène. C'est vrai qu'à partir du moment où José devenait manadier, nous sommes entrés dans un autre univers avec d'autres possibilités de mise en scène. Et pour ma part, j'aime le principe qu'une première scène de film soit spectaculaire.

GG : Voir Philippe se jeter avec les taureaux dans l'arène, c'était le mettre dans l'action du film tout de suite, dans une sensation, pas dans la réflexion. Nous voulions pour lui quelque chose de plus viscéral.

Dès l'ouverture et cette plongée de Philippe dans l'arène du film, la musique est là et on comprend immédiatement qu'elle aura une place centrale dans le film, à la fois narrative et sensorielle.

LT : Il y a des choses que j'aime travailler plus que d'autres dans les films, et la musique en fait partie. J'adore le flamenco et c'était ma première envie ; mais les taureaux, la Provence, le flamenco... c'était trop. Et puis un jour que je revenais de repérages en Camargue où j'étais allé visiter les manades, j'ai eu une sorte de révélation. En traversant ce lieu désertique et magique qu'est la Plaine de la Crau, j'ai entendu la musique de mon film à la radio ! Le morceau était de DJ Oil (un ancien des Troublemakers), je l'ai contacté, et il a tout de suite été partant. Je lui ai d'abord demandé de travailler sur un son un peu oriental ; il nous a proposé des nappes de son hypnotiques et lancinantes, sur lesquelles on a ensuite remis du rythme, des percussions africaines, un son plus dramatique, plus mat et plus sourd. Quand j'ai commencé le montage, j'avais une trentaine de maquettes à disposition, dont ce générique de début qui n'a jamais bougé depuis. Je travaille souvent avec des

DJ. Le sample, les boucles, c'est un son que je trouve assez chaud, une matière que j'adore, bien qu'elle soit un peu compliquée à travailler en tant que musique de film. Grâce à DJ Oil, j'ai aussi pu inviter Anthony Joseph pour le générique de fin, un poète et chanteur londonien à la voix magnifique. Son slam final parle du film. Je suis vraiment heureux du résultat.

Ces boucles, on les retrouve à l'image, dans les mouvements de caméra, dans certains effets...

LT : Le découpage, c'est la musique interne du film. Tout est affaire de rythme, d'où ces sensations de boucles et de ralentis. Nous avons filmé en scope, parfois en steadycam, pour tourner les scènes dans les champs et les vergers, tous ces décors magnifiques si rarement montrés au cinéma. C'était très important pour moi de représenter le travail comme quelque chose de noble et de magnétique pour le spectateur.

Pouvez-vous nous parler de la façon dont vous travaillez l'image ? Vous avez longtemps travaillé comme chef opérateur : quel réalisateur êtes-vous sur un plateau et comment dirigez-vous votre équipe ?

LT : J'ai choisi de ne pas cadrer ce film et de me concentrer sur la mise en scène et la direction d'acteurs. Parfois,

reprandre le cadre me démange, effectivement : on n'est pas chef opérateur pendant 15 ans impunément ! Mais une fois que j'ai choisi mes collaborateurs, j'estime que je peux leur faire confiance. C'est vrai pour tous les postes sur un tournage. J'ai laissé toute latitude au monteur pour monter l'ours. Je passais le voir, mais c'est resté sa vision à lui du film. Ensuite nous avons travaillé ensemble. Et c'est la même chose avec le musicien ou avec le monteur son. C'est une question d'énergie pour moi, de là où on choisit de l'investir, il faut savoir où tu veux la mettre. J'adorerais par exemple cadrer et me concentrer sur le jeu, aller voir les acteurs juste après la prise... Je n'en suis pas encore là.

Beaucoup de scènes sont tournées caméra au poing, quand d'autres plans sont au contraire très posés. On a des paysages et des ciels cadrés très larges et des plans très serrés sur les visages : comment réfléchissez-vous la dynamique du film, le mouvement et ces questions de distance ?

LT : Nous avons 25 jours pour tourner et pas de temps à perdre. J'étais donc obligé de préparer un découpage technique précis. Mais je préfère que les mouvements de caméra soient guidés par l'action, plutôt que le contraire. Quand on veut rentrer dans le moment présent, donner l'impression que c'est ici et maintenant, je choisis de



cadrer en caméra portée. En revanche, j'aime que les plans plus impressionnants soient tournés avec la caméra sur pied, on oublie l'appareil et les plans gagnent en intensité. Pour TORIL, nous avons fait le choix de tourner en scope, avec un seul zoom et trois focales fixes. Quand tu n'as pas un gros budget, ça t'oblige souvent à resserrer tes choix, comme tes cadres.

Les décors que vous évoquez et que vous connaissez si bien, constituent un personnage à part entière qui influence le récit et joue sur le comportement de vos personnages. Et ces personnages justement, comment avez-vous choisi les acteurs qui les incarneraient avec autant de vérité et de force ?

LT : La phase de casting, c'est quelque chose de long et de compliqué, surtout pour un premier long métrage. Il y a tant d'enjeux. L'idée de parler aux comédiens sur un plateau m'a longtemps terrorisé, même si maintenant, j'adore ça ! En plus, les dates du tournage ont pas mal bougé, et nous avons dû changer le cast plusieurs fois. Le résultat est là et pour moi il n'y a vraiment rien à regretter. Vincent Rottiers n'était pas seul en lice pour le rôle de Philippe, mais ses essais étaient magiques, il était le rôle ! Aujourd'hui, je me demande comment le film aurait pu se faire sans lui. Il est techniquement très impressionnant devant une caméra, le jeu chez lui c'est une seconde nature. Pour le rôle du père, trouver un acteur pour jouer un paysan du sud, c'était loin

d'être évident. Et puis, même phénomène : quand Bernard Blancan a passé les essais, c'était lui et personne d'autre ! Karim Leklou est un ami et j'admire son travail ; il s'est très vite imposé pour le rôle de Bruno. Quant à Tim Seyfi, j'ai toujours pensé que José devait être joué par un acteur étranger. Je ne sais pas pourquoi, peut-être parce j'adore le cinéma italien, espagnol, sud américain. L'idée de métisser le casting me plaît vraiment.

Un petit mot sur la présence de Gérard Meylan ? Estimez-vous que votre cinéma a à voir avec Robert Guédiguian, ou à lui devoir ?

GG : C'est vrai que nous en avons parlé. Mais il s'agit plus d'une filiation que d'une référence pour nous : quand tu vis dans le sud et que tu fais des films dans le sud, avec une veine sociale qui plus est, tu penses forcément à Guédiguian.

LT : En fait, ce n'est pas Gérard Meylan qui devait jouer le rôle de Tardieu au départ. Il se trouve que notre directeur de production, Malek Hamzaoui, est aussi celui de Guédiguian depuis ses débuts. Il nous a mis en lien. J'aime le cinéma de Guédiguian, j'ai vu À LA VIE À LA MORT à sa sortie et j'avais adoré ! Je me souviens m'être dit qu'on avait de la chance d'avoir des réalisateurs chez nous qui ne filment pas un sud de carte postale, comme Guédiguian et Faucon.

À propos de veine sociale et d'ancrage dans le réel, la dimension documentaire est assez présente dans le film et pose les bases du drame social en train de se jouer. Cet ancrage est un tremplin pour le thriller qui y gagne en tension. Quid de l'attention au réel dans votre film ?

LT : L'aspect documentaire sur la crise du monde paysan était beaucoup plus affirmé dans les premières versions du scénario, avant qu'on le réoriente franchement vers le film de genre. Je pense que ça nourrit encore le film, même si ce n'est plus si présent. L'emploi des agriculteurs du MIN coulait de source : on arrive avec une équipe de tournage dans un lieu, je tiens à ce qu'on fasse ça ensemble, avec ceux qui y vivent. Ces plans de vrais paysans pris sur le vif sont d'ailleurs contrebalancés par d'autres séquences fabriquées, comme celle du journal télé. Il faut dire que j'aime tourner dans des décors qui racontent quelque chose. On revient au décor comme personnage, c'est essentiel pour moi.

GG : Le scénario est très documenté et nous sommes passés par des phases très explicatives que nous avons ensuite éliminées. Je crois que nous avons besoin de ces strates de réel pour insuffler cette dimension sociale et authentique au film, mais pour ensuite les abandonner : TORIL est un film de fiction, avant tout.

Un film de fiction, entre drame social, western contemporain et film noir. Vous revenez souvent sur la question du genre : comment avez-vous travaillé cette matière générique et comment vous l'êtes-vous appropriée ?

GG : Le film de genre, c'est au départ notre désir de film. Nous avions envie de faire un film noir qui se déroulerait dans un environnement que nous connaissons tous les deux très bien, mais qu'on n'a pas l'habitude de voir au cinéma : le sud et le monde agricole. C'est ça l'idée maîtresse. Pour ce qui est du western, je suis un incondicional du genre : un mec que tu mets sur un cheval avec une pelle pour creuser un trou où il brûlera son meilleur pote, ça vient certainement de là. Ajoute des chevaux et du bétail et on y est !

LT : Et il se trouve que dans cette région, quand tu poses une caméra avec une optique scope, tu entres immédiatement dans l'imagerie du western ! Nous nous sommes penchés sur ces codes comme sur ceux du film noir : pour mieux nous en débarrasser et en faire quelque chose de très local. C'est typique de notre façon de travailler, utiliser des marqueurs de genre et procéder par soustraction et réadaptation en quelque sorte.

GG : J'aime beaucoup le film noir classique et ça se retrouve dans mon écriture. LES ANGES AUX FIGURES SALES, de Michael Curtiz m'a beaucoup inspiré pour TORIL. Mais nous avons aussi revu les films de Michael Mann, de James Gray, ou de Jeff Nichols, dont Laurent se sent extrêmement proche.

Restons dans l'image de la boucle si vous le voulez bien : certains motifs reviennent dans tous vos films, comme le feu. Et en général, ce n'est pas un feu qui réchauffe et qui fait du bien...

LT : J'ai passé mon enfance à mettre le feu à d'énormes tas de bois avec mon père, qui était agriculteur. Le feu me fascine et j'ai sûrement été marqué par les immenses incendies qui ont régulièrement détruits la région. C'est là où mon côté paysan et photographe se rencontrent, donner toute leur puissance aux éléments naturels, primaires : le ciel, le feu, la terre. La crémation de Bruno, ça vient de Guillaume. Quand j'ai lu cette scène, je m'attendais à voir débarquer Clint Eastwood tant je me croyais dans un western. C'était casse-gueule à l'écriture, mais c'est finalement devenu une de mes scènes préférées.

GG : Pour en revenir à cette scène des vergers qu'on essaie de sauver puis qu'on brûle à la fin, nous l'avons pensée comme une boucle justement. La famille a tout

perdu, mais elle est réunie. Bruno, c'est le frère que Philippe s'est choisi. Sa mort « par le feu » à la moitié du film fait écho aux terres brûlées.

LT : On devait tourner la scène de la crémation de Bruno en trois heures, de nuit, avec des projecteurs. Quand on est arrivés sur le décor, il y avait ce fameux ciel de Camargue, un coucher de soleil magnifique et on a décidé de tourner sur le champ, en une demi-heure. Toute l'équipe a senti qu'on devait le faire maintenant. Ça fait vraiment partie de ces moments de pure magie sur un tournage !

Le film ne fait aucune concession : les personnages font des choix, ils doivent en assumer les conséquences. On se retrouve sensiblement dans la même situation que Joaquin Phoenix à la fin de LA NUIT NOUS APPARTIENT, la couleur de cette fin reste finalement indécidable. Ce dénouement vous a-t-il posé question ?

GG : La fin du film, pour nous, c'est vraiment les membres de cette famille qui brûlent les vergers qu'ils ont essayé de sauver ensemble. Et ce qu'on a vécu et partagé de si noir avec Philippe nous y mène tout droit. Je me demande justement comment les gens vont juger cette fin. Pour nous, elle est apparue comme une évidence. Je sais qu'on a reproché à James Gray une fin trop moraliste à LA NUIT NOUS APPARTIENT et

qu'il en a été blessé. J'espère que ce n'est pas ce que le public ressentira : nous n'évacuons pas la question de la morale, que nous avons voulue très ouverte. C'est maintenant au spectateur d'y puiser la sienne.



NOTE DE PRÉSENTATION



TITA PRODUCTIONS

Tita Productions voit le jour en 2004, à l'initiative de Christophe Bouffil, bientôt rejoint par Fred Prémel.

Christophe est hispanophone et hispanophile ! C'est à l'école ESNA de Séville qu'il obtient un Master en commerce avant de partir pour une dizaine d'années en Équateur et au Mexique. Là, il met un pied, puis les deux dans la production de films publicitaires avant de rentrer en France où il se forme aux métiers de l'image et du son et se spécialise dans la production audiovisuelle. Il occupe différents postes dans le cinéma avant de fonder Tita Productions. Fred Prémel le rattrape presque aussitôt dans l'aventure.

Son Master cinéma en poche, Fred Prémel commence par être opérateur-projectionniste 35 mm, puis débute comme régisseur, administrateur, directeur de production, puis producteur exécutif sur des longs métrages. En 2002, il crée un festival de courts métrages à La Ciotat avant de rejoindre Christophe Bouffil chez Tita Productions, dont il devient l'associé en 2006.

Tandis que Christophe s'occupe plus particulièrement de développer les coproductions avec l'Amérique latine,

Fred se charge d'initier la production déléguée de courts et de longs métrages de fiction. Laurence Ansquer intègre l'équipe et crée en 2007 l'unité documentaire de Tita.

Le catalogue de Tita Productions compte à ce jour plusieurs dizaines de courts métrages, des documentaires de création pour la télévision et le cinéma, et de nombreuses coproductions nationales et internationales. Si l'on devait attribuer une ligne éditoriale à la société, il faudrait parler d'un ancrage dans la réalité, en fiction comme en documentaire. Des tranches de vie réelles et imaginaires, de belles rencontres et des histoires à partager.

En s'étoffant, le catalogue tend aujourd'hui vers le long métrage de fiction. Sept longs métrages sont actuellement en production. C'est le cas de TORIL, le premier long métrage de Laurent Teyssier, dont Tita avait produit le premier court métrage en 2009, 8 ET DES POUSSIÈRES (Grand Prix du Public au Festival Premiers Plans d'Angers et Prix Unifrance Cannes 2010).

TORIL a été produit avec le soutien de l'Avance sur recettes du CNC, de l'aide de la Fondation Gan pour le Cinéma, et

des régions Languedoc-Roussillon-Midi-Pyrénées et Provence-Alpes-Côte d'Azur. Il a également reçu le soutien du Syndicat d'Agglomération Nouvelle Ouest-Provence, et la participation des soficas Manon 5, Cofinova 12 et Cofimage Développement 4.

L'accompagnement des auteurs pendant l'écriture est un temps crucial auquel les producteurs de Tita Productions accordent la plus grande attention. Les auteurs ont ainsi bénéficié de la Résidence d'Écriture de Contis dans les Landes, de l'aide à l'écriture de la

région Normandie, et le développement a été soutenu par la Procirep et l'Angoa.

L'engagement et l'implication très tôt, dès la phase de scénario, du distributeur français La Belle Company, ont été déterminants, jusqu'à la sortie sur les écrans en mai 2016. Le propos du film, la singularité du cinéaste, son ancrage dans le monde paysan et la réinvention des codes du film noir, composent dans TORIL une des très belles promesses du nouveau cinéma français.

FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE

- 2016 TORIL - 90', Tita Productions
Long métrage (Réal. Laurent Teyssier)
Lauréat de la Fondation Gan pour le Cinema
- 2016 TODO LO DEMAS - 90',
de Natalia Almada (France-Mexique)
- 2016 UN PAESE DI CALABRIA - 90',
de Shu Aiello & Catherine Catella
Visions du Réel
- 2016 EVA NO DUERME - 85',
de Pablo Agüero
(France-Argentine-Espagne)
San Sebastian – Toronto 2015
Coproduit par Tita B Productions
- 2014 LE VENT DE LA RÉVOLTE - 115',
de Alessi Dell'Umbria
Cinelatino Toulouse
- 2013 PALMA REAL MOTEL - 85',
de Aaron Fernandez (France-Mexique)
San Sebastian
- 2011 EL VELADOR - 72',
de Natalia Almada (France-Mexique)
Quinzaine des Réalisateurs Cannes 2011
- 2010 JE NE VOUS OUBLIERAI JAMAIS - 85',
de Pascal Kané





DEVANT LA CAMÉRA



VINCENT ROTTIERS (PHILIPPE)

Vincent Rottiers commence le théâtre au collège, déterminé, déjà, à en faire son métier. Cependant, c'est dans la rue que Christophe Ruggia repère l'acteur en herbe et décide de lui donner sa chance en lui offrant le premier rôle de sa carrière dans son deuxième long métrage, *LES DIABLES*, en 2002. Vincent Rottiers a 15 ans, il tient déjà le rôle vedette.

En 2003, il participe à *NARCO*, une comédie de Gilles Lellouche et Tristan Aurouet qui affiche un casting de prestige (Canet, Poelvoorde, Gallienne, Breitman, Berléand, Van Damme...), joue ensuite dans des comédies plus dramatiques aux côtés de Vanessa Paradis dans *MON ANGE*, de Serge Frydman (2005) ou de Julie Depardieu dans *LE PASSAGER*, d'Eric Caravaca, un rôle qui lui vaut une première nomination au César du Meilleur Jeune Espoir Masculin en 2007.

Il touche à différents genres, enrichissant la palette de ses compositions : il est soldat dans le drame historique de Florent-Emilio Siri, *L'ENNEMI INTIME*, en 2007, une fripouille opportuniste dans le thriller social de Xavier Giannoli, *À L'ORIGINE*, en compétition à Cannes en 2009, et dans le drame sec, nerveux et

sans concession de Léa Fehner, *QU'UN SEUL TIENNE ET LES AUTRES SUIVRONT*, il rencontre Reda Kateb... en prison.

En 2010, le drame intime de Claude et Nathan Miller, *JE SUIS HEUREUX QUE MA MÈRE SOIT VIVANTE*, dans lequel il tient le premier rôle, lui vaut sa deuxième nomination pour le César du Meilleur Espoir. En 2010 toujours, il donne la réplique à Jean-Pierre Bacri dans *AVANT L'AUBE*, de Raphaël Jacoulot, avant d'interpréter le beau rôle de Johann en 2012, dans le western mélancolique que John Shank tourne sur les plateaux de la France profonde, *L'HIVER DERNIER*.

Il retrouve Reda Kateb en 2014 dans *LE MONDE NOUS APPARTIENT*, de Stephan Strecker, tient le haut de l'affiche dans *BODYBUILDER* de Roschdy Zem et use de son charme naturel dans la dernière comédie policière de Pascal Thomas, *VALENTIN VALENTIN*. Il tourne dans le premier long métrage de Mathieu Vadepied, *LA VIE EN GRAND*, le réalisateur qui l'avait fait tourner dans son moyen métrage *MILLE SOLEILS* alors qu'il n'était qu'un jeune débutant prometteur.

Des promesses, Vincent Rottiers en a tenu un certain nombre. Il n'a pas fini de relever les défis que les meilleurs réalisateurs ne cessent de lui lancer, conscients de son aura et de l'étendue des emplois que l'on peut lui confier. On se souvient qu'il jouait un rôle très noir dans la Palme d'Or du dernier Festival de Cannes, DHEEPAN, de Jacques Audiard. En 2016, on le retrouvera à l'affiche du dernier film de Bertrand Bonnel, PARIS EST UNE FÊTE. Laurent Teyssier le choisit pour interpréter Philippe, un fils qui pourrait bien se perdre pour sauver son père dans un monde sans pitié, mais d'une grande beauté. Entre western rural et polar animal, TORIL semble fait pour offrir à Vincent Rottiers l'occasion d'irradier chaque plan, comme rarement.



DEVANT LA CAMÉRA



SABRINA OUAZANI (SONIA)

Jouant pour la première fois à domicile dans les quartiers voisins de ceux où elle vit, Sabrina Ouazani fait une entrée remarquée dans le cinéma français au casting de L'ESQUIVE, d'Abdellatif Kechiche. Elle a 13 ans. Ce tout premier rôle lui vaut d'être en lice pour le César du Meilleur Espoir Féminin en 2003. Par la suite, elle gagnera le petit écran pour ne plus le quitter, avec plusieurs productions télévisuelles, des téléfilms et des séries, de 2004 à 2012.

En 2007, Kechiche fait à nouveau appel à elle et lui offre un nouveau rôle à sa mesure dans LA GRAINE ET LE MULET qui relance sa carrière cinématographique. Sous la direction de Danièle Thompson (FAUTEUILS D'ORCHESTRE), Jérôme Bonnell (J'ATTENDS QUELQU'UN), ou encore Cédric Klapisch (PARIS), elle enchaîne les seconds rôles dans des productions françaises, tout en continuant d'apprendre son métier en tournant dans des courts métrages indépendants. ADIEU GARY, de Naassim Amaouche, dans lequel elle joue Nejma, quitte Cannes avec le Grand Prix de la Semaine Internationale de la Critique en 2008. Elle aime jouer toutes sortes de personnages et tourne aussi bien dans des comédies à succès – TOUT CE QUI BRILLE, de Géraldine Nakache et Hervé Mimran ; DE L'AUTRE CÔTÉ DU PÉRIPH', de David

Charhon –, que dans des drames exigeants comme DES HOMMES ET DES DIEUX de Xavier Beauvois. Elle remporte le Jutra de la Meilleure Actrice pour un rôle de soutien dans INCH'ALLAH, d'Anaïs Barbeau-Lavalette en 2013 et obtient, à force de détermination, le rôle de Naïma, une jeune iranienne sans papiers, dans le film d'Asghar Farhadi deux fois récompensé à Cannes cette même année : LE PASSÉ. En 2014, elle joue dans DE GUERRE LASSE d'Olivier Panchot aux côtés de Jalil Lespert et de Nils Arestrup, dans QU'ALLAH BÉNISSE LA FRANCE, le premier long métrage d'Abdel Malik, ou encore dans L'ORANAIS de Lyes Salem.

En 2016, elle poursuivra son ascension avec des rôles qui gagnent encore en importance et en complexité : on la retrouvera à l'affiche de pas moins de cinq nouveaux longs métrages, dont OUVERT LA NUIT, d'Edouard Baer, MAMAN A TORT de Marc Fitoussi et TORIL, le premier long métrage de Laurent Teyssier, dans lequel elle joue Sonia, la compagne de Philippe Lucas, le premier rôle du film interprété par Vincent Rottiers. Le rôle d'une femme douce, attentionnée et courageuse, celle d'une femme de caractère aussi, déterminée à ne pas s'en laisser compter.

DEVANT LA CAMÉRA



BERNARD BLANCAN (JEAN-JACQUES)

Bernard Blancan naît à Bayonne en 1958, loin du monde artistique. Le théâtre lui plaît, en amateur et aux Jeunesses Communistes. À ses heures perdues, il travaille... Il reprend ses études à l'IUT de Bordeaux à 25 ans, avec pour objectif principal de rencontrer un metteur en scène dont il avait admiré le Beckett, EN ATTENDANT GODOT. Il y rencontre finalement Yves Caumon, alors étudiant à la Fémis : ce sont les débuts d'une amitié élective et les prémices d'une carrière d'acteur. Le réalisateur débutant lui offre plusieurs baptêmes à l'écran en le faisant jouer dans ses premiers films. C'est vraiment là qu'il se forme, à l'école du court métrage ; il y reviendra souvent et de bon gré. À 30 ans, alors qu'il est devenu instituteur, Bernard décide de tout arrêter pour se consacrer au métier de comédien et dédier sa vie au théâtre. Le cinéma continue cependant de lui faire de l'œil et en 1999, il joue Coco dans PEAU D'HOMME, CŒUR DE BÊTE, d'Hélène Angel, leur premier long métrage à tous les deux. C'est le moment pour lui de monter à Paris. Dès lors, il multiplie et alterne les expériences : en vrai touche-à-tout, il joue au théâtre, au cinéma et à la télévision, saute du court au long, réalise, fait de la musique, écrit...

François Dupeyron, Philippe Ramos, Agnès Jaoui, les Frères Larrieu, Jean-Charles Fitoussi... Bernard Blancan plaît au cinéma français dit d'auteur, qui lui offre de très beaux rôles,

comme celui du sergent-chef Roger Martinez dans INDIGÈNES de Rachid Bouchareb et qui lui vaut un prix d'interprétation masculine à Cannes en 2006, à partager avec ses compagnons de jeu, Samy Naceri, Jamel Debbouze, Roschdy Zem et Sami Bouajila. Bernard Blancan devient alors un acteur populaire en ce qu'il gagne la reconnaissance du grand public. En 2014, il partage l'affiche de LA FRENCH de Cédric Jimenez avec Jean Dujardin et depuis trois saisons il incarne Anselme à la télévision, dans « Un village français ».

En 2016, il sera un drôle de commissaire dans le premier long métrage de Fejria Déliba, D'UNE PIERRE DEUX COUPS (Prix du Public au Festival Premiers Plans d'Angers 2016), il incarnera un médecin dans celui de Sylvain Desclous, VENDEUR, deux comédies françaises de très haute tenue. Il sera également à l'affiche de COSMODRAMA, un film de science-fiction au ton décalé de son ami Philippe Hernandez (sélection ACID 2015). Les jeunes réalisateurs ne s'y trompent pas, Bernard Blancan est capable de rentrer dans n'importe quel costume pourvu qu'il soit bien coupé. Laurent Teyssier lui offre un rôle poignant à la mesure de son talent : celui du père de Vincent Rottiers dans TORIL, un homme intègre et aux abois, un agriculteur pris en étau entre les lois de la nature et celles du marché. Un des plus beaux personnages qu'il lui ait été donné d'interpréter.

DEVANT LA CAMÉRA



TIM SEYFI (JOSÉ)

Tim Seyfi naît en Turquie en 1971 et grandit en Allemagne dans une famille – très – nombreuse. Il commence par chanter dans un groupe de rock avant d'étudier le français et l'anglais dans le but de devenir traducteur-interprète. Sa fibre artistique, qui en décidera autrement, le pousse à suivre les cours Florent, à Paris. Sa carrière décolle en 1995 : il convainc dans la pièce de Rainer W. Fassbinder, « Le Bouc », et est engagé dans le rôle principal d'un téléfilm allemand, « Bienvenue à Kronstadt ».

À partir de là, Tim Seyfi ne s'arrête pas. Il se produit dans plus de trente pièces sur les scènes allemandes, françaises, italiennes, turques et polonaises. Il dirige également une compagnie de théâtre d'improvisation, le Fastfood Theater, pour laquelle il joue plusieurs centaines de fois. Tim Seyfi est connu pour jouer une grande variété de rôles dans de nombreuses langues, on peut donc le voir dans plus de 100 productions européennes pour le cinéma, dont HEAD-

ON, de Fatih Akin (Ours d'or à Berlin en 2004), THE DOOR - LA PORTE DU PASSÉ, de Anno Saul, avec Mads Mikkelsen (Grand Prix à Gerardmer 2010), et ALAMNYA, de Yasemin Samdereli (2012), parmi les films sortis sur les écrans français.

En 2014, il est au casting de GERONIMO, de Tony Gatlif, en compétition officielle au Festival de Cannes.

En France encore, il joue dans deux séries policières primées, coproduites par Canal + et la BBC, « Engrenages » et « Braquo », diffusées dans plus de 70 pays.

En 2016, il jouera dans le nouveau film du réalisateur belge, Sam Garbarski, BYE BYE GERMANY (titre provisoire). On le verra sur les écrans français dans TORIL, le premier long métrage de Laurent Teyssier, dans lequel il joue un homme aussi cruel qu'inquiétant, que son partenaire de jeu, Vincent Rottiers, devra apprendre à craindre avant de l'affronter.

DERRIÈRE LA CAMÉRA

LAURENT TEYSSIER (RÉALISATEUR)

Laurent Teyssier grandit dans une famille d'agriculteurs dans la région d'Avignon et garde un attachement certain pour ce sud, qu'on trouve au cœur de ses œuvres, avec ses lumières, son atmosphère, sa chaleur. Il étudie le cinéma à Montpellier puis à Montréal, au Canada. D'abord cadreur-monteur puis chef opérateur pendant dix ans, il passe vraiment à la réalisation en 2009 avec un premier court métrage, 8 ET DES POUSSIÈRES, distingué par de nombreux prix en France et à l'étranger, dont le Grand Prix du Jury au Festival Premiers Plans d'Angers et le Prix Spécial du Jury Unifrance à Cannes en 2010. Il signe ensuite trois autres courts métrages entre 2010 et 2014, notamment BEAUDUC en 2014, sélectionné au Festival Méditerranéen Cinemed de Montpellier, et dans lequel il confirme un sens remarquable du cadre et de la lumière. Il collabore depuis ses débuts en tant que réalisateur avec le scénariste Guillaume Grosse, originaire de ce même sud, ce territoire qui marque leur amitié et leur création

de son empreinte. TORIL ne fait pas exception : le premier long métrage de Laurent Teyssier, qui en 2015 convainc le Jury de la très sélective Fondation GAN, s'inscrit dans cette campagne où lui et Guillaume Grosse ont évolué, au cœur d'un monde agricole dont ils connaissent par cœur les transformations et les difficultés auxquelles il fait face aujourd'hui. Ils campent le décor d'un western rural mais ne s'y cantonnent pas. Les atours documentaires et biographiques constituent le point de départ réaliste d'une chronique terrienne qui vire assez tôt au thriller, aussi allumé qu'il est inattendu.

TORIL est un film tout en contrastes et en dichotomies, un polar social à la fois suffocant et glaçant. La mise en scène embarque les personnages et le spectateur à leur suite, d'une face à l'autre d'une même réalité, solaire et incendiaire. Placé sous le signe de la terre et du feu, TORIL embrase.

FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE

- 2016 TORIL - 90', Tita Productions
long métrage (Co-écrit avec Guillaume Grosse)
Lauréat de la Fondation Gan
Sélectionné aux Lectures de Scénario du Festival
« Premiers Plans » à Angers 2014
- 2014 BEAUDUC - 15', ShellacSud & Le G.R.E.C
- 2012 LA MÉTHODE - 12', Tita Productions
- 2010 CREEK AYMES - 8', Tita Productions
- 2009 8 ET DES POUSSIÈRES - 23', Tita Productions
- 2008 AVEC OU SANS - 5', Tita Productions

DERRIÈRE LA CAMÉRA

GUILLAUME GROSSE (SCÉNARISTE)

Guillaume Grosse a passé une grande partie de sa jeunesse à Cavaillon et longuement travaillé dans les entrepôts du MIN. Il étudie le cinéma à Aix en Provence et à Montréal. Après un DEA en littérature et cinéma, il débute l'écriture de ce qui deviendra son premier long métrage, TORIL, dans le cadre de l'Atelier scénario de la Fémis à Paris, sous la direction de Jacques Akchoti (2010). Dès 2003, il co-écrit et écrit des scénarii de documentaires et de fictions, pour le cinéma et la télévision, dans des productions françaises ou canadiennes. En 2009, il entame une collaboration au long cours avec Laurent Teyssier avec qui il écrit les scénarii de tous ses films (CREEK AYMES en 2010, BEAUDUC en 2014 et TORIL en 2015). Ils écrivent ensemble le scénario de 8 ET DES POUSSIÈRES, le premier court métrage du réalisateur, maintes fois récompensé en

France et à l'étranger, et notamment à Angers et à Cannes en 2010, avec respectivement le Grand Prix du Jury au Festival Premiers Plans et Prix Spécial du Jury Unifrance. Le film est également prénominé pour le César du Meilleur Court Métrage en 2011.

En 2015, il travaille sur le scénario de À MAINS NUES, le premier long métrage du comédien Aurélien Recoing (adapté du roman *L'espoir d'aimer en chemin* de Michel Quint). Le scénario du premier long métrage de Laurent Teyssier, TORIL, bénéficie d'une résidence à Contis et reçoit le soutien de la Fondation GAN, ce qui permet aux complices d'écriture de développer une intrigue à la mesure de leur inspiration et de leur ambition. TORIL trouve alors son équilibre : le drame social se teinte de noirs mats, la couleur d'un genre par lequel Guillaume Grosse se dit très influencé.

FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE

- 2016 TORIL - 90', Tita Productions
Long métrage (Réal. Laurent Teyssier)
Lauréat de la Fondation Gan
Sélectionné aux Lectures de Scénario du Festival
« Premiers Plans » à Angers 2014
- 2015 À MAINS NUES, Mact Productions (Réal. Aurélien Recoing)
- 2014 BEAUDUC - 15', Shellac Sud (Réal. Laurent Teyssier)
- 2010 CREEK AYMES - 8', Tita Productions (Réal. Laurent Teyssier)
- 2009 8 ET DES POUSSIÈRES - 23', Tita Productions
(Réal. Laurent Teyssier)
- 2008 AVEC OU SANS - 5', Tita Productions
(Réal. Laurent Teyssier)
- 2007 CUBANOS,
Long métrage, Canada (Réal. Yan Giroux)



LISTE TECHNIQUE

Réalisateur	Laurent Teyssier
Scénariste	Guillaume Grosse
Musique	Lionel Corsini (Alias DJ OIL - Troublemakers)
Producteurs	Fred Prémel / Christophe Bouffil
Production déléguée	Tita Productions
Coproductions	Mille et une Films Mezzanine Films Les Productions Balthazar Mille et une Production
Directeur de production	Malek Hamzaoui
Chef opérateur	Baptiste Chesnais
Chef monteur	Nicolas Capus
Ingénieur du son	Jean-François Priester
Chef décorateur	Serge Borgel

LISTE ARTISTIQUE

Vincent Rottiers	Philippe
Bernard Blancan	Jean-Jacques
Tim Seyfi	José
Sabrina Ouazani	Sonia



LES PARTENAIRES

